

Michel Politzer
Les trois morts
de Georges Politzer

r é c i t

Vie et destin
d'un philosophe
de combat
tombé sous
les balles nazies



Extrait de la publication

Flammariion

Les trois morts de Georges Politzer

*Michel
Politzer*

Dès l'âge de neuf ans, après la mort de ses parents Georges et Maï Politzer, Michel Politzer a vu s'effacer la mémoire de son enfance. Qui furent ses parents? Comment György, ce lycéen révolté qui participe à 16 ans le fusil à la main à la révolution des Conseils hongrois de 1919, devient-il Georges, un brillant agrégé de philosophie propulsé au centre de la vie intellectuelle parisienne? Comment cet admirateur de Descartes rencontre-t-il ensuite sa future épouse, Maï, qui vénère Pascal, dans un train du pays basque? Quelle fut la vie de ces deux militants communistes et résistants, dévorée par l'étude, l'action et la rédaction d'une œuvre philosophique singulière? Une vie qui valut à Georges de tomber sous les balles nazies en 1942, et à Maï de ne jamais revenir du camp d'Auschwitz.

Grâce à quelques photos et à de rares témoignages qui lui ont permis de retrouver une partie de sa famille restée dans l'ombre, après un voyage dans la Hongrie natale de Georges, Michel Politzer recompose le portrait de ses parents, héros d'une génération d'intellectuels engagés. Son récit des origines est le fruit d'une bouleversante enquête.

*Michel Politzer, peintre et sculpteur, vit dans le Morbihan.
Les trois morts de Georges Politzer est son premier livre.*

Flammarion

Les trois morts
de Georges Politzer

© Flammarion, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0436-9

Michel Politzer

Les trois morts
de Georges Politzer

Flammarion



M. Politzer, *Belcrom*, acrylique son bois, 43 × 40 cm.

*À mes enfants, mes petits-enfants,
mes arrière-petits-enfants...*

à Annie mon épouse, ma première lectrice.

À Cécile, ma demi-sœur, ses enfants, ses neveux.

PROLOGUE

Paris, XII^e arrondissement. Mon territoire. Le soleil projette à mes pieds devant moi une ombre courte ; il doit être onze heures en cette matinée d'un jour d'été de 1942.

La rue est déserte, la place bordée d'arbres est vide, le boulevard Soult silencieux.

Au bout de la rue une silhouette glisse vers moi ; les roulements à billes des patins à roulettes chantent une musique grisante que je connais bien. Arrivé à ma hauteur, ralentissant en exécutant une volte brève, le copain dont je n'ai jamais pu me remémorer ni le visage ni le nom, me lance d'un trait : « Popol, ils ont dit à Radio Londres que ton père... que Georges Politzer a été fusillé par les Allemands... » J'ai perdu la mémoire ce jour-là.

De ce drame du mois de mai 42, où mon père fut fusillé au mont Valérien, je n'ai gardé que cette ombre de l'été qui s'étire au sol. Rien d'autre.

Chacun des moments de bonheur que j'ai vécus, à coup sûr, depuis ma naissance, toute la mémoire de ces premières années qui ont construit ce petit bonhomme de 9 ans que j'étais ce jour-là, tous les faits

advenus dans ma petite enfance sont broyés, balayés, disparus.

Cette scène, je me la suis racontée des centaines de fois, je l'ai reconstruite bribe par bribe. Elle est à la jonction de deux états, elle se joue en boucle sur un écran fermé, sur un monde oublié.

Je ne me souviens même plus du jour où j'ai appris que Maï, ma mère, arrêtée avec Georges, était morte à Auschwitz, dans les premières semaines de février 1943. Mémoire blanche.

Plus tard une photo, image abhorrée, muette ; le froid, la glace, la neige, les rails qui fuient, qui se perdent sous le porche du camp, image mille fois regardée, infranchissable pour moi durant des dizaines d'années ; l'écran est noir, briques sales, fumées de la mort. Indicible.

J'ai tenté souvent, à différents moments de ma vie, de traverser cette toile, de faire parler le silence.

Enfant, j'ai glané des fragments de récits lancés par des adultes ignorant ma présence ; ces mots épars sont toujours là en moi, sédiments bien enfouis en attente de l'archéologue d'une mémoire en débâcle.

J'ai tenu à bonne distance un réel inacceptable. Sans volonté consciente, j'ai mis en place une alternative puissante au manque causé par la disparition de mes parents : j'ai instauré les jeux et les livres comme parade, échappatoire absolue, moyens efficaces de m'accommoder du monde.

Je n'ai pas eu à forcer ma nature.

Les aventures des héros d'Alexandre Dumas, de Jack London, de James Oliver Curwood contribuaient à remplir avec bonheur toute ma vie : j'étais mousquetaire, trappeur ou chercheur d'or à plein temps.

Ce fut la garantie de ma survie. J'avais créé des espaces bien à moi, où je pouvais me construire, tant bien que mal, à l'écart de l'ombre colossale de Georges Politzer, en tenant à distance cet homme, mon père, dont je ne percevais pas bien la réelle dimension.

Jeune enfant, adolescent, je ne savais rien de la grandeur de Georges Politzer, philosophe fécond et professeur admiré, créateur du concept de « drame » et inventeur d'une psychologie « concrète », communiste et résistant, assassiné par les nazis.

Pourtant, les membres du parti des fusillés de l'après-guerre et les professeurs du lycée Marcelin-Berthelot, où Georges fut nommé pour son dernier poste et où l'on m'inscrivit en 1946, n'ont pas épargné leurs efforts pour faire de moi un militant actif et un brillant élève, « le fils de... », digne descendant du héros de la Résistance et du génial philosophe. Mais je ne fus ni l'un ni l'autre.

Je fis donc ma rentrée au lycée, descendant la rue Georges-Politzer, plaque bleue, lettres blanches, « philosophe, communiste, résistant, fusillé par les nazis le 23 mai 1942 ». Je passais sans entrain, j'entrais sans plaisir dans ce lycée, sous le regard du père absent.

La cellule communiste du lycée portait bien entendu le nom de mon père et je fus invité par mon jeune prof de français à me rendre à la première réunion.

À l'heure dite je tournais en rond sur le trottoir, j'observais à bonne distance le local du Parti, contemplant le mur décrépi, ruminant des angoisses insondables, incapable de franchir la porte.

Entrer c'était accepter la ligne tracée pour moi par les camarades du Parti, afficher un signe supplémentaire de

distinction – camarade Pulitzer –, endosser un vêtement trop vaste pour moi, cheminer pour longtemps écrasé à l'ombre de mon père.

Fuir, c'était choisir le vent, les soubresauts, les tempêtes, la belle aventure des images rêvées à colorier, à créer, jouer des tours, jouer toujours. Libre.

Je fis demi-tour.



1.

BRÈVE HISTOIRE D'UN LIVRE IMPOSSIBLE

Comment appeler à mes côtés Georges et Maï Politzer, les redécouvrir, les rendre familiers, comment retrouver le destin tragique de mon père et de ma mère qui ont quitté ma vie en entrant dans l'Histoire.

Beaucoup de choses se sont dressées entre eux et moi dès ma jeunesse : jamais de rupture, mais de l'éloignement, une certaine mise à distance.

Mais, le temps passant, une petite voix lancinante de plus en plus présente en moi s'est mise à me parler de Maï, de Georges, et leur présence s'est imposée.

Un soir la télévision est en marche, je regarde – et j'enregistre – une émission qui dénonce la soumission des intellectuels communistes français au stalinisme, dans les années noires. Brusquement à l'écran, apparaît Georges Politzer. Sévère, pressé, il fixe la caméra ; Maï le suit souriante. Mes parents durant un bref instant passent sous mes yeux... sidéré, je les vois me regarder ! En boucle, fasciné, je vacille. La voix off accuse de soumission aveugle à la Russie soviétique Aragon, Nizan... et Politzer. Vérité choquante, mais en contrepoint concluant le film, la parole de Jean-Toussaint

Desanti intellectuel communiste, intelligence hors norme, égrène avec son accent rocailleux : « Le parti communiste ne pouvait être que vertueux ; il intériorisait toute la substance éthique révolutionnaire depuis Spartacus ; il ne pouvait être que la Vertu. »

Ces mots simples éclairaient le drame de ces hommes et de ces femmes qui au mépris du pire avaient choisi de lutter pour un monde meilleur. Ces mots faisaient écho à la phrase d'Aragon disant qu'il voulait *croire désespérément*. J'ai repris pied.

Dans un monde bipolaire prêt à basculer dans l'horreur pressentie, mes parents avaient engagé ce combat : je me devais de les découvrir, de les comprendre, de les faire vivre.

À période extraordinaire, personnages exceptionnels.

J'ai retrouvé mes parents, deux êtres d'une puissance de travail et d'engagement qui force l'admiration, deux êtres de conviction, de chair et de sentiments, mais ma mémoire d'enfant ne m'est pas revenue.

Une question m'a taraudé longtemps, qui fut aussi une de mes motivations à l'écriture de cette biographie : Pourquoi Georges Politzer, philosophe singulier, dont l'œuvre a marqué les penseurs contemporains les plus éminents, n'occupe-t-il pas une place plus visible dans l'histoire des idées et dans la mémoire de la Résistance ?

Un temps, « l'erreur géniale de Politzer » que me lança en 1969 Raymond Aron, du sommet de son autorité, distilla en moi un doute sur la force de l'œuvre de Georges.

Puis la découverte de Politzer, décrit comme le « valet de Jacques Duclos » par Thorez lui-même, perturba en moi l'image du philosophe combattant maître de ses idées et de ses actes.

Quelle était donc la réalité de mon père ?

Était-ce celle du philosophe créateur du concept de « drame », de la psychologie concrète, celle de l'intellectuel d'avant-garde, du rebelle qui, par sa pensée, voulait changer le monde ?

Ou était-ce celle de l'homme qui en abandonnant sa recherche philosophique se mit au service du Parti afin d'être utile à la classe ouvrière ?

L'évocation qu'en fait Henri Lefebvre dans *La Somme et le Reste* n'était-elle pas très fidèle à ce que fut Georges ? « [...] en ces années 1930-1938, le dogmatisme n'avait pas la même allure qu'aujourd'hui. On découvrait le marxisme sous un angle étroit mais réel : l'économie politique (à la suite de la grande crise économique de 1929-1933 et de la planification soviétique). Et c'était un pas en avant [...] Moyennant quoi, Georges Politzer, un secrétaire et un saint capable de subir le martyre, abandonna son œuvre de psychologue et de psychologie pour laquelle il était génialement doué. Il se crut obligé de devenir économiste parce que marxiste militant. »

Mais il fut aussi un des tout premiers intellectuels à s'engager avec une vigilance implacable et dans l'urgence contre le péril nazi ; il voyait en l'URSS, comme tant d'autres, le seul rempart contre la barbarie. On sait aujourd'hui que *la barbarie avait un autre visage*.

Cet homme, cédant la place au philosophe marxiste du manuel des *Principes élémentaires...* thuriféraire de Staline, fut-il condamné à l'oubli par l'opprobre qui frappa le communisme stalinien ?

Oui, sans doute, car le génie philosophique de Georges a été oblitéré par la violence de son engagement politique et la servitude idéologique à laquelle il a adhéré avec son outrance coutumière.

Mais n'est-ce pas avec la résistance à l'occupant et à l'idéologie nazis, avec ses écrits dans *Université libre* et surtout avec ceux de *La Pensée libre*, que Georges en rébellion contre les directives d'Aragon, donc du Parti, va retrouver sa liberté d'esprit ? Car l'enjeu concerne son domaine de compétence : la pensée, l'écrit, et le devoir que Georges et ses amis s'imposent de ne publier que clandestinement.

Liberté recouvrée déjà quand, de sa propre initiative, il écrit son pamphlet contre l'idéologue nazi Rosenberg. L'intellectuel résistant anti-nazi ira alors jusqu'au bout de sa révolte et le payera de sa vie.

Maï, enthousiaste, engagée dans tous les combats à ses côtés, résistante, mourra à Auschwitz.

« Qui vous dit que je ne serai pas fusillé dans quelques semaines ? », dit Politzer à un de ses collègues lors de la victoire du Front populaire en 1936.

C'est en relisant cette phrase que je mesure à quel point la mort, il la connaissait bien : elle chevauchait à ses côtés ; il la retourna contre ses bourreaux dans la dernière seconde de sa vie. « Je vous fusille tous ! » cria-t-il.

En 1919, Georges Politzer a 16 ans, lycéen révolté il participe à la révolution de Béla Kun en Hongrie, la Winchester à la main. Lors de l'écrasement des rouges, sa tête est mise à prix : il échappe de peu à la folie meurtrière des contre-révolutionnaires, mais il sort exsangue de cette lutte.

C'est une première mort, celle des illusions de la jeunesse.

En 1921, il fait ses études à Paris ; en 1928, il entreprend de brillants travaux philosophiques qu'il publie dans *Critique des fondements de la psychologie*. En 1930, il adhère au parti communiste ; il renie alors avec

violence ses recherches « bourgeoises » sur la « psychologie concrète », renonce à poursuivre son œuvre philosophique pour se plonger, au service du Parti, dans l'économie marxiste. Il écrit à Nizan : « Et fini l'Avant-Garde ! »

C'est une seconde mort, celle d'une pensée libre.

En 1933, Hitler entreprend d'accomplir son rêve de purification aryenne et d'anéantissement de la pensée des Lumières. En 1940, Politzer crée avec Jacques Decour et Jacques Solomon la revue de résistance à l'occupant *L'Université libre*.

En 1942 il tombe sous les balles nazies.

C'est sa troisième mort.

Au cours de cette quête, bien des personnes que j'ai rencontrées se sont étonnées du silence fait autour de ces deux combattants Maï et Georges Politzer.

Pourtant des municipalités communistes ont célébré auprès de l'opinion la mémoire de mes parents militants et résistants martyrs morts en héros en leur dédiant des lieux, lycées, rues, salles... L'Université a rendu récemment hommage à la pensée de Georges Politzer en inscrivant son œuvre à deux reprises dans les sujets de l'agrégation ; l'édition maintient la présence au public de son ouvrage essentiel *Critique des fondements de la psychologie*¹ ; ses écrits philosophiques et politiques sont aujourd'hui réédités², un ouvrage collectif rassemble les interventions d'un colloque à l'École normale consacré à son œuvre ; Michel Onfray lui a consacré plusieurs

1. *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse*, PUF, 2003.

2. *Contre Bergson et quelques autres. Écrits philosophiques 1924-1939*, Champs-Flammarion, 2013.

pages dans son *Apostille au crépuscule* et l'a inscrit à ses cours de l'Université populaire de Caen ¹.

Mais il me fallait rassembler les fragments de leur vie. En raconter l'histoire, mettre en lumière leur personnalité étonnante, leur donner un corps.

Je me suis immergé dans une période complexe, celle des années 20 et 30, travaillée par des forces puissantes, enthousiasmantes, et d'aures, délétères qui allaient basculer dans l'horreur.

J'ai écouté la parole des survivants, j'ai lu les témoignages des morts.

J'ai visité les lieux qui les ont vus s'épanouir ; la maison cossue de Vincennes, premier domicile de Georges en France, les bistrot, librairies et rues du Quartier latin, les lycées en Hongrie où Georges, écolier, a inauguré sa vie d'engagements politiques, le Pays basque de Maï, Paris, les jardins du Luxembourg, mon quartier de Bel-Air et Picpus, la dernière planque clandestine Victoire III, le mont Valérien et le fort de Romainville...

J'ai retracé leurs chemins.

Je me suis appliqué à rester observateur et à ne pas juger avec nos grilles de lecture si nouvelles, très enrichies d'informations récentes, les événements dont nous connaissons aujourd'hui les causes, les secrets, le déroulement et la fin.

Je comprends mieux les enjeux majeurs auxquels Georges et Maï ont dû faire face ; j'ai mesuré l'urgence qui les taraudait.

1. Cf. Michel Onfray, *Apostille au crépuscule : pour une psychanalyse non freudienne*, Grasset, 2010 ; Le livre de poche, 2011 ; *Contre-histoire de la philosophie*, vol. 9 : *Les consciences réfractaires*, Grasset, 2013.

J'ai fait lentement surgir leur présence à mes côtés. J'avais pendant si longtemps occulté leur souvenir, ma mémoire enfuie contribuant à cet éloignement, que je suis étonné et heureux d'avoir comblé ce vide.

Ma mère m'accompagne aujourd'hui avec une force apaisante.

Par moments, une envie certaine de manifester mon agacement ou ma réprobation m'a agité, celle du fils incrédule, grondant, sermonnant l'image du père admiré, aimé et respecté qui sort parfois du cadre du héros ; devant ses foucades, ses objurgations, ses renoncements et ses engagements inconditionnels, j'ai toujours souri, « presque toujours ».

Et je me suis laissé envahir par une tendresse immo-dérée.

Que puis-je faire d'autre devant ces êtres d'une présence exceptionnelle, dont je ne me remets pas d'avoir été privé ?

Dernière séquence. Habillé en costume marin, anglais parce que blanc, donc visible à deux lieues à la ronde, j'effectuais une « promenade » sur le talus qui bordait la forteresse de Romainville, autour de l'enceinte qui servait de prison où Maï fut internée durant quelques mois, j'agitais le bras face au pan de mur de la casemate ; ma maman apercevait à travers les barreaux de sa cellule son enfant roux qu'elle adorait.

Peu de temps après, un jour de 1943, elle fit partie du convoi de 240 femmes que les nazis entassèrent dans des wagons plombés pour le camp d'Auschwitz.

2.

LE TERRITOIRE DE LA PENSÉE

Le 28 février 1996, je traverse pour la première fois de ma vie la cour de la Sorbonne, grimpe un escalier sans âge, marches usées écrasées, avachies sous le poids de l'Histoire, de l'intelligence. Je suis empli de respect, très impressionné. Je scrute les lambris, hume l'odeur des boiseries, cherchant des traces. Les images d'une histoire récente s'enchaînent. Mai 68, une peinture à la main, j'approche de la Sorbonne occupée. Les marches sont envahies d'étudiants, je me fraye un chemin dans la rue des Écoles, pleine de curieux, je retrouve un copain peintre, en grande conversation avec des étudiants des Beaux-Arts, on piétine pendant des heures, finalement nos toiles disparaissent absorbées par un collectif habilité à réceptionner les chefs-d'œuvre. Un mouvement de foule, une rumeur, on s'égayé. Qu'est devenue ma peinture offerte au printemps 1968, envolée dans le souffle du joli mois de mai ?

La salle où j'entre aujourd'hui porte le nom d'un sociologue mort en déportation : Maurice Halbwachs. Odeur de cire, atmosphère hors du temps, Roger Bruyeron y accueille quelques auditeurs, étudiants, professeurs, pour sa conférence : « Le drame selon Politzer, élément

TABLE

<i>Prologue</i>	9
1. Brève histoire d'un livre impossible.....	13
2. Le territoire de la pensée.....	20
3. Esquisse d'un opéra.....	26
4. Fantômes de l'enfance.....	35
5. La souricière.....	47
6. Examen de fragments épars.....	58
7. L'homme concret.....	65
8. Un bruit de fond insupportable.....	74
9. Un cocon en hiver.....	83
10. L'Occupation.....	93
11. La tribu Politzer.....	103
12. Portrait du philosophe en jeune commissaire politique.....	108
13. À nous deux Paris !.....	134
14. Inventaire.....	141
15. L'aventure philosophique.....	155
16. Portrait de groupe : les « Philosophes ».....	169
17. L'île de la sagesse.....	185
18. <i>Critique des fondements de la psychologie</i>	190
19. Politzer et Bergson.....	196
20. « Les revues ».....	202
21. Maï ou l'éblouissement du philosophe professeur ...	209

22. Fin de <i>La Revue marxiste</i>	222
23. La jeunesse de Maï.....	230
24. L'adhésion – le militant.....	237
25. 1932 : l'Université ouvrière.....	247
26. 1936 : l'école du Parti à Arcueil.....	263
27. 1939 : <i>La Pensée</i> , « La philosophie et les mythes », « La fin de la psychanalyse ».....	287
28. 1939-1940 : la « drôle de guerre ».....	292
29. La Résistance – <i>L'Université libre</i>	304
30. La mort.....	322
31. De Romainville à Auschwitz – Matricule 31681.....	330
32. Michel a survécu.....	340
33. La clairière du mont Valérien.....	347
34. « La poupée de Staline ».....	351
<i>Épilogue</i>	361
<i>Remerciements</i>	365

N°édition : L.01EHBN000552.N001

Dépôt légal : avril 2013